



Deux hommes un regard



Atteint de cécité à 15 ans, Jean-Pierre Brouillaud part seul sur les chemins de Katmandou à 18 ans, poussé par une souffrance qui frôle la déraison. Chercheur d'or au Pérou, l'homme a boulinguagé sur les cinq continents, voyageant souvent à pied et en stop. Des rencontres, le défi permanent, l'aventure humaine, le dépassement de soi, l'amèneront à accepter sa cécité et à la transformer en force.

J'ai perdu la vue vers quinze ans : la vue et, au début, le goût de vivre qui s'est heureusement vite transformé en désir de ne plus ressembler à ceux qui s'élevaient en modèles : éducateurs, parents. Une émission de radio animée par Michel Lancelot, *Campus*, me transportait chaque soir loin de ce pensionnat pour déficients visuels où j'éprouvais l'angoissante impression de stagner. C'était dans la jolie ville d'Angers, dans les années 69-70. J'avais l'oreille collée au traversin sous lequel je dissimulais un transistor minuscule. J'entendais avec émerveillement pour la première fois les noms des écrivains de la *beat génération* : Kerouac, Burroughs, Ginsberg. Chaque soir je me baignais dans les distorsions acides des sons de guitares de Paul Kantner et du maestro Jimi Hendrix. Cette émission radiophonique me faisait découvrir du fond de mon lit l'existence des voyages initiatiques, éveillant en moi l'envie du large, de la route, celle qui fait descendre dans le cœur du vagabond l'inspiration poétique qui dérègle les sens en nous dilatant d'allégresse. Cela tombait bien : je ne voulais pas endosser une existence livrée clef en main ! Faut reconnaître qu'à cette époque quand on était aveugle la forme de notre vie était plus ou moins tracée. Je pressentais qu'il fallait faire un pas de côté, prendre le risque de l'aventure.

Je devins rapidement ingérable, avouons-le. Bientôt plus aucune école spécialisée en déficience visuelle ne voudrait de mon arrogance. Parfait ! Les aveugles m'insupportaient étant donné qu'ils me renvoyaient à ma cécité naissante, cécité dont je hurlais le refus par tous mes actes de révolte. Je cumulais les fugues.

Mes parents finirent par me procurer un certificat d'émancipation...

J'ai une pensée attendrie pour ces étudiants qui me prirent à bord de leur 2 CV tressautant alors que j'auto-stoppais, un peu égaré, avec ma canne blanche dans la campagne angevine. J'avais dix-sept ans, je me croyais malheureux, je voulais partir en Inde, j'étais seul. Je croyais naïvement que là-bas une guérison magique m'attendait.

Années d'errance magique En bord de route, souvent, la nuit, entortillé dans mon mauvais sac de couchage, parfois grelottant, parfois affamé, je rêvais d'écrire un livre, des poèmes. Mais dans mon tout petit sac-à-dos je ne pouvais pas transporter le matériel pour écrire en braille. Aujourd'hui un smart phone avec accessibilité via une synthèse vocale me permet désormais de prendre des notes n'importe où, d'écrire à ma convenance. Il est même doté d'une application qui nomme les couleurs.

Sexe, drogue, rock n'roll, éphémères associations avec la petite délinquance, deals, magouilles diverses, entre 1972 et 1981, j'ai un peu tout essayé pour tenter de survivre tant sur le plan matériel que psychologique. Je voulais croire que la vie d'une certaine manière me punissait en faisant de moi un aveugle. Cette croyance en l'injustice existentielle m'arrangeait bien alors, elle paraissait disculper et excuser mes comportements pour le moins asociaux. J'avais beau courir le monde, Afghanistan, Katmandou, Soudan, Syrie, Mexique, changer de femmes pour faire mentir

ma mère — je l'avais entendu dire à mon père qu'une fois aveugle je ne rencontrerai jamais de femmes normales —, rien n'y faisait, j'étais malheureux même si je masquais cette dérégulation avec des artifices et d'autres faux-semblants. En fait je trimbalais la cécité comme un boulet.

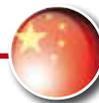
En écrivant ces mots je repense à un endroit hors temps sur la côte kenyane, à cette époque encore protégée de l'assaut dévastateur du tourisme de masse. Un lagon, une plage déserte, des arbres entre lesquels nous avions tendu nos hamacs, noix de cocos et poissons pour seule nourriture et un sale blues qui colorait ce coin de paradis en inconfort émotionnel. C'est, je crois, pendant cette *robinsonnade* que j'ai eu le cran de me regarder en face pour la première fois, yeux dans les yeux — je parle de ceux du dedans. Là j'ai vu que je me mentais, que je n'étais pas malheureux à cause de la cécité, mais plutôt parce que je refusais de m'ouvrir entièrement à l'instant présent tel qu'il surgissait. J'étais mal parce que je me faisais croire que la fuite apporterait un soulagement, mais on a beau courir après l'horizon, même à

grandes enjambées, il n'en continue pas moins de s'éloigner. Commencèrent les tout premiers pas du chemin vers la résilience, notamment celui qui me mena avec tendresse nuits après jours vers l'intégration de la cécité jusque-là toujours refusée.

J'ai continué plus que jamais à voyager avec différents amis et différents objectifs : vendeur de bijoux ici, chercheur d'or ailleurs. J'ai traversé du sud au nord le continent américain avec Marie, la femme qui deviendrait la mère de Leïla, ma fille. Suivirent deux années en Asie avec elle, la découverte du sud de la Chine qui s'entrouvrait à peine aux étrangers, un naufrage aux Philippines qui faillit nous coûter la vie, des errances magiques en bateau-stop d'île en île à travers l'océan Pacifique.

Une base solide vers de nouveaux horizons En 1988 avec Marie — elle était institutrice —, nous nous sommes installés dans un village du sud de l'Ardèche, Laboule, où cohabitent artistes et gens du cru. Nous avons défriché un vaste jardin en terrasse, planté des légumes et des arbres, construit des cabanes, fait des

**Tout est possible
si on ose la vie**



la Chine



d'amour, source amère et créatrice du refus et de la peur. Dans chaque homme, il y a deux tendances : l'une est destructrice, a une vision morcelée et refuse le Réel ; l'autre est amoureuse de la Vérité, créative et pacifiée. Je suis comme vous et comme tous les hommes de la terre. Mon camarade, écrivain et aventurier, Patrice Franceschi découvrit mon blog et si vous lisez mon livre : *Allez voir ailleurs, dans les pas d'un voyageur aveugle*, vous comprendrez que celui-ci a vu le jour grâce à un autre voyageur aveugle qui auto-stoppeait en Espagne en 1974.

Je remercie les passants que je croise et qui m'aident à progresser, me guident, et sans qui cette vie nomade n'aurait pu se déployer. Oui ce tour du monde sans vous n'aurait jamais pu se réaliser. Un instant, en ski, en tandem, vous m'avez prêté votre regard et cela m'a permis d'aller de l'avant, d'éviter un obstacle, de voir dans vos yeux, en quelque sorte.

Je pense que l'humilité et la gratitude se planquent derrière un désir aveuglant et immature qui nous pousse à croire que nous sommes indépendants, autrement dit, que nous n'avons absolument pas besoin des autres. Évidemment je ne peux parler qu'à partir de mon expérience, cette allégation me semble fautive pour la plupart d'entre nous, hormis peut-être pour quelques anachorètes et hommes qui ont choisi le monachisme.

J'ai eu beau escalader des volcans perdus dans les nuages, traverser des déserts, des jungles, je n'oublie pas que, en tant que personne aveugle, lorsque je dois acheter un produit quelconque dans un libre-service, s'il n'y a personne pour me guider, cet ordinaire projet ne peut aboutir.

En conclusion, vous l'avez compris, je crois qu'aveugle ou pas, vous et moi sommes interdépendants si nous voulons réaliser quelque chose.

Et puis en 2015, je coréalise au Maroc un film documentaire avec mon ami photographe Lilian Vezin : *Deux hommes, un regard* un regard croisé entre deux voyageurs qui ont deux manières de percevoir le monde. Avec Audrey Barbaud, courageuse jeune femme voyageuse jetée sur un fauteuil par la maladie de *Charcot Marie Tooth*, nous projetons de tourner un autre documentaire sous la caméra de Lilian. Nous souhaitons montrer et démontrer qu'avec solidarité et bienveillance, nous pouvons en unissant intelligemment nos deux handicaps accomplir plus de choses que si nous restons seuls. Audrey me prêtera ses beaux yeux et moi je mettrai à son service mes bras et mes jambes pour pousser son fauteuil.

Texte Jean-Pierre Brouillaud
photos Lilian Vezin

conserves, et accueilli beaucoup d'amis et de gens de passage. Ce fut un lieu de réflexions et de transformations.

Transmettre la saveur de l'aventure En 1995 une amie, Anne, qui vivait en Nouvelle-Calédonie, m'a offert un ordinateur doté d'une synthèse vocale. Elle justifia son inconcevable générosité en disant qu'elle pensait que je devais écrire et que l'informatique, une fois comprise, serait pour moi plus souple que le braille. Je ne réalisai pas la portée considérable de ce cadeau. Après des mois de galères pour appréhender l'outil plutôt abstrait, je commençai enfin à écrire. Quand Leïla, le 19 juillet 1995 vit le jour, je rédigeai une très longue lettre que je lui destinai, lettre où je parlais de son grandir et de ma propre évolution, car en fait je ne voulais pas d'enfant, ça me foutait une frousse verte ! Après avoir refusé la paternité, comme quoi la peur a des racines profondes et sait prendre des visages multiples. Tout en éduquant ma fille je continuais à voyager : Yémen, île de la Réunion, Guinée Bissao, Guyane, Inde, Caraïbes. Parfois je partais seul ou avec des amis, parfois avec Leïla et sa mère avec l'idée de faire découvrir à notre fille la vie sous toutes les formes, du minéral Sahara à la prodigieuse forêt amazonienne. Nous avions à cœur de lui transmettre la saveur de l'aventure, le goût des autres, sans oublier cette qualité essentielle qu'est la capacité à s'adapter aux circonstances.

Puis mon amie Jenny m'ouvrit un nouvel espace, un blog. Une fenêtre grande ouverte sur le monde où je poste depuis six ans des vignettes qui tentent de dire le quotidien d'un aveugle nomade, où tout est possible si on ose la vie.

Il n'y a pas de handicap, il n'y a que des différences. Le seul handicap auquel je crois vraiment, c'est le manque de discernement et

PARTIR AUTREMENT

Jean-Pierre Brouillaud participera au 9^e Festival Partir Autrement avec le réalisateur Lilian Vezin qui présentera son film "Deux hommes, un regard" le samedi 18 juin 2016 à 14 h

SUR LE WEB

i-illusion-du-handicap.over-blog.com
editions-ventdurlarge.e-monsite.com



Le seul handicap auquel je crois vraiment, c'est le manque de discernement et d'amour, source amère et créatrice du refus et de la peur

EN SAVOIR PLUS

Jean-Pierre Brouillaud est l'auteur de "Aller voir ailleurs", chez Points

